

# La parabole du festin des noces – Mat. 22, 1-14

Prédication du 15.10.2023 – Thierry Mourgue

La parabole dite du festin des noces est particulièrement violente. Il y est question de gens sommairement exécutés pour avoir refusé une invitation, de villes brûlées, et dans la version de Matthieu (et non dans celle de Luc) nous trouvons le cas de ce pauvre invité lambda, qui faute d'avoir vêtu d'habit de noce, se voit jeté brutalement à la rue.

À travers cette parabole, Jésus semblerait vouloir nous décrire le Royaume des cieux, tel une noce, une fête organisée par un roi pour le mariage de son fils. Dans cette projection très imagée, le roi serait à l'image de Dieu, le fils à l'image du Christ, et les convives à l'image de son assemblée, donc de son Église, donc de vous, donc de nous.

Comme dans toute parabole, il y a là une multitude d'interprétations et d'analyses à retirer ; c'est le principe même de la parabole. Elle doit susciter une projection très imagée et suggérer une réflexion, sinon un enseignement.

Pour mieux comprendre cette parabole on pourrait commencer par en faire une lecture historico-critique. C'est celle que l'on retrouve très souvent dans les commentaires protestants d'aujourd'hui, mais dans ce texte du jour, c'est peut-être la moins intéressante. Cela consisterait à replacer la parabole dans la situation où elle a été écrite. On se trouverait donc dans un contexte historique de conflit entre juifs orthodoxes et proto-chrétiens, lesquels seraient les tout premiers à ouvrir leurs portes aux non juifs. Ainsi on verrait un Dieu conviant d'abord les juifs dans son programme de salut par le Christ - qui est l'époux des noces - mais ceux-ci ne voulant pas venir, Dieu les renverrait à leurs ténèbres et ouvrirait son Royaume aux païens.

Sans doute est-ce une explication historique valable et recevable, mais cela n'a pas d'intérêt herméneutique pour nous aujourd'hui, car cette interprétation ne peut donner aucun sens à notre vie. Laissons-la donc aux historiens.

On pourrait ensuite procéder à une lecture sociale de cette parabole. Pour séduisante qu'elle puisse être, elle paraît hasardeuse parce qu'elle risque de lui conférer un sens qu'elle n'est pas sûre d'avoir. Le banquet y serait vu comme la métaphore d'un pays, d'une nation ou d'une société. Tout le monde y serait bienvenu, sans distinction, sans critère d'entrée. Ce serait « open bar », le nec ultra de la mixité et de la diversité. Dans un premier temps cela fait plaisir à tous ceux qui ont une sensibilité inclusive, égalitaire et socialisante de la société, mais il y a là vite de quoi déchanter dès lors qu'on apprend qu'un invité est écarté manu-militari parce qu'il n'a pas le bon « *dress code* », comme on dit aujourd'hui. L'accueil intégral a donc ses limites. Cela dit en passant, cette histoire du vêtement le plus approprié peut résonner dans notre société, à l'heure où se débat toujours la question du vêtement idoine que devraient porter collégiennes et lycéennes.

Mais bon, le piège de ce genre de lecture demeure dans la transposition de problématiques sociales et de contextes politiques bien différents de ceux de nos jours. Veillons à ne pas instrumentaliser la Bible – comme d'aucuns sont souvent tentés de la faire – pour la mettre au service de nos propres convictions.

Dans les prémices du christianisme, les pères de l'Église faisaient, de cette parabole une lecture ecclésiologique. Ce banquet de noces était vu comme une image de l'Église, rassemblant ses fidèles autour du Christ, qui est l'époux. Se pose alors la question de savoir qui peut faire partie du banquet, donc de l'Église ? A priori, le roi-Dieu préférerait que ce soient les justes, c'est-à-dire dans le cas présent, le peuple juif, encore bien seul à prier le Dieu unique. Mais comme celui-ci refuse de prendre part au banquet alors il invite « bons et méchants ». La condition d'appartenance à l'Église n'est donc pas un jugement moral. Il suffirait, tout simplement, de se sentir appelé. Ainsi l'Église, selon St Augustin, n'est plus une communauté de purs, mais un corps mélangé de bons et de mauvais sujets.

On en arrive alors à une lecture où l'enjeu ne serait non pas l'appartenance à l'Église comme institution ou société, mais celui d'être accueilli dans le Royaume de Dieu, d'avoir la chance de vivre dans la présence de Dieu, d'y trouver cette joie, cette communauté chaleureuse

et nourrissante, réunie autour du maître pour participer à une fête offrant plénitude, bonheur et communion fraternelle.

Cette présentation du Royaume comme un banquet de noces est en soi une affirmation importante puisque Dieu ne nous demande ni privations, ni renoncements, ni souffrances pour mériter d'être accueilli par Lui, mais simplement d'accepter de venir à Lui, sa présence devenant ensuite une fête. C'est une bonne nouvelle, qui cependant nous interroge sur notre vie spirituelle. Est-ce que la religion, la foi sont à vivre comme des obligations ou des contraintes ? La vérité c'est que la foi est d'abord et avant tout une source de joie. La question est de savoir comment accéder à cette joie extraordinaire, d'être dans cette fête qui est la présence de Dieu, de connaître quelles sont les conditions pour en faire partie ?

Même puisqu'on sait qu'à la fin tout le monde est invité au festin des noces, le texte nous dit qu'au début le roi privilégie d'abord son cercle le plus proche, socialement, religieusement, culturellement et familialement. Une sélection est opérée. Tout bon père de famille ferait de même pour les noces de son fils. Et pourtant les invités ne viennent pas.

D'un côté, les serviteurs, littéralement les « *apôtres* » sont envoyés à la recherche des convives. D'un autre côté, les invités, qui sont les « *appelés* » ne se présentent pas.

Les invités déclinent l'invitation. Ils ne veulent pas participer à la fête. Ils la trouvent suspecte. Ils prétextent avoir mieux à faire. Ils ont leur travail, leur négoce. Quel mal y a-t-il à cela ? Il faut bien gagner sa vie, poursuivre ses affaires. Ils n'ont pas le temps pour répondre à une invitation, fût-elle royale.

Ils n'ont pourtant aucune excuse pour faire faux bond : on imagine que selon la coutume et les usages, les invitations à un tel festin se faisaient longtemps à l'avance. Les futurs convives avaient le temps de se préparer. Les invités qui déclinent l'invitation ne peuvent donc pas prétexter avoir été conviés à l'improviste. Non, s'ils ne viennent pas, s'ils préfèrent vaquer à leurs occupations, c'est simplement parce qu'ils n'y attachent aucune importance. Ce sont leurs activités quotidiennes qui priment. Ils ont mieux à faire que de se rendre à ce banquet comme

souvent on prétend avoir toujours mieux à faire que se rendre au culte le dimanche matin.

Cette parabole nous renvoie ainsi ce que nous observons régulièrement. Ce sont souvent ceux qui se revendiquent de l'appartenance chrétienne qui en négligent les dons et n'en reconnaissent pas les merveilles. Ils s'excluent eux-mêmes de la joie du Royaume. Car pour en bénéficier, il ne suffit pas seulement d'être relié culturellement ou par tradition à une famille chrétienne, il faut savoir et vouloir s'extraire un temps de son activité, de son commerce, de son weekend, de ses loisirs pour aller concrètement louer et prier Dieu, prendre conscience de la chance que c'est que d'être invité à entrer dans la noce. Se joue ici notre disponibilité par rapport à Dieu, il s'agit de notre capacité à accepter de recevoir quelque chose de Lui. La joie du Royaume ne vient pas de nos propres mérites, mais de notre disposition à nous ouvrir à ce que Dieu nous donne par grâce. Ainsi la seule dignité que nous pouvons avoir n'est pas notre qualité personnelle, notre bonne situation sociale, notre pratique religieuse, nos dons à l'église. Cela ne dédouane de rien. Dans les Evangiles, Jésus fustigera très souvent les pharisiens, professionnels de la pratique religieuse, incapables de voir la joie que peut donner la grâce de Dieu.

Evoquons maintenant les terribles punitions mentionnées dans de cette parabole. Car les punitions du verset 7 semblent montrer un Dieu tout à fait éloigné de l'image de bonté et de grâce que nous en avons. « *Le roi fut irrité, il envoya ses troupes, fit périr ces meurtriers et brûla leurs villes* ». Comme souvent, quand la Bible étale d'effrayantes punitions divines, il faut comprendre qu'il s'agit plutôt de mises en garde édifiantes concernant les conséquences de certains comportements, de certaines façons d'être ou de penser, conséquences inévitables plutôt que punitions rageuses d'un Dieu jaloux.

Ici le Dieu Roi se fait autocrate, habitué à une obéissance parfaite, inconditionnelle, un roi habitué à ce que toute volonté plie devant lui. Il n'admet pas la moindre résistance, et quand on ne fait pas ses quatre volontés, il se fâche, fait tuer ceux qui l'ont contrarié, brûle leurs villes et leurs habitants. On ne plaisante pas avec Lui. On peut donc mourir d'avoir refusé l'invitation à une noce !

Dans l'AT, la violence des hommes est courante. Il est constamment dit que le peuple juif a refusé la plupart des prophètes que Dieu lui envoyait. « *Mais ils se soulevèrent et se révoltèrent contre toi. Ils tournèrent le dos à ta loi, tuèrent tes prophètes qui les conjuraient de revenir à toi, et se livrèrent à de grands outrages.* » (Néhémie 9 :26)

Dans le déroulement de la parabole, il semble encore plus difficile de comprendre et de défendre l'attitude du roi qui après avoir - par défaut - invité tout le monde, renvoie férocement un convive ne possédant pas d'habit de noces. On imagine l'injustice vis-à-vis de ce pauvre hère ramassé sur les chemins et n'ayant pas les moyens de se payer un habit correct. Si c'était pour le mettre à la rue, pourquoi l'avoir invité ?

Matthieu concentre toute notre attention sur ce seul personnage. Ce personnage anonyme qui a bien voulu venir - on ne sait trop comment d'ailleurs - et qui va très mal finir.

Car pour ce festin royal, on imagine bien que tout doit être beau. Chacun aurait dû se parer pour ce repas de fête. On imagine le décor de cette fête royale tel le somptueux festin décrit dans le livre d'Esther : un espace orné de tentures de lin, des bouquets de roses, une vaisselle d'argent, des mets exquis, le meilleur vin qui coule à flot, des invités dans leurs plus beaux vêtements.

Mais si nous nous penchons sur les invités, que voyons-nous ? Une foule hétéroclite. Pour les choisir, aucun critère n'a été retenu. En fait on ne les a pas choisis. Les serviteurs du roi ont fait venir le tout-venant. « *Allez dans les carrefours et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez* ». Quelle idée ! Le roi prend le risque que ses invités, mal apprêtés et pris au débotté, soient indignes de sa fête. Et c'est précisément ce qui se passe pour cet anonyme venu avec ses habits les plus ordinaires.

Oui dans ce magnifique décor, quelqu'un vient avec ses habits de tous les jours ! Peut-être est-il sale et mal lavé ? Cet homme semble ignorer la solennité de cette fête royale. Il ne fait pas de distinction entre son quotidien et l'exceptionnel. Sa présence gâche la fête.

Mais revenons au texte pour observer l'attitude du roi à son égard. Le roi repère l'hôte sans vêtement de noces, mais ce n'est pas pour ça qu'il le fait mettre dehors. Il va lui parler. Il lui dit : « ***mon ami, pourquoi n'as-***

*tu pas de vêtement de noces ?* ». Il n'y a aucune hostilité, bien au contraire, il l'appelle « ami » ce qui n'est pas rien. Le texte nous dit laconiquement que l'interpellé ne répondit rien. « **Cet homme eut la bouche fermée** ». C'est alors seulement qu'il est expulsé. L'hôte n'est donc pas mis dehors parce qu'il n'avait pas le bon vêtement, mais parce qu'il n'a pas répondu au roi.

Lui aussi ne répond pas au roi. Son attitude rejoint en fait celle de tous ceux qui ont décliné l'invitation. Ceux qui ne sont pas venus et celui qui a gardé ses habits de tous les jours ont un point commun : ils ne daignent pas répondre et ne souhaitent pas rompre avec leur quotidien.

Ce convive représente donc le mauvais usage de la grâce. Il souhaitait profiter simplement de la circonstance offerte, en gardant ses distances, sans s'associer à la logique du banquet qui était celle de la grâce.

On reproche parfois à la théologie de la grâce des protestants d'être un peu trop facile : puisque tout est pardonné, puisque nous sommes acceptés sans condition, alors hop chacun peut faire un peu n'importe quoi, sans conséquences autres que morales. Mais ce n'est pas la conception de la grâce proposée par l'Évangile, et ce n'est pas celle que nous prêchons. La grâce n'est pas une porte ouverte au laxisme et à l'indulgence; c'est une logique dans laquelle il faut entrer. Certes, chacun est bienvenu et accueilli, mais pour rester dans cette grâce et pour qu'elle devienne efficace, il faut vouloir la revêtir, en faire son habit, la montrer comme recouvrant notre vie imparfaite, en faire son identité, le cœur de sa vie, sa logique d'existence.

Il faut accepter de changer de vêtement, **dépouiller le vieil homme pour revêtir l'homme nouveau. (Ephésiens 4 :17-24)**. Et pour se faire il n'y a aucune condition à remplir, aucun mérite demandé, sinon que de le vouloir.

Ayons toujours à l'esprit qu'il d'agit d'une parabole, c'est-à-dire d'une comparaison. Dans la réalité, on sait bien qu'un pauvre n'a pas les moyens de s'acheter un bel habit. Il ne s'agit donc pas là d'un vêtement matériel, mais d'un habit spirituel. Or tout le monde, quel que soit sa richesse matérielle peut, au sens figuré, se vêtir spirituellement pour aller à la rencontre Dieu. Pour être dans la joie de la présence de Dieu, il faut

s'habiller le cœur, être dans cette démarche spirituelle pour essayer, tant que possible, d'élever son âme vers Dieu. Celui qui ne fait pas ce chemin, mais compte juste à en tirer un bénéfice ou un profit, sans aucune démarche personnelle, risque fort de ne pas comprendre la richesse de la grâce.

Revêtir un vêtement de noces pour rencontrer Dieu, c'est symboliquement ne pas rester mal fagoté, mais s'habiller pour la fête, pour Dieu. C'est également un des sens du Sabbat : savoir garder du temps pour Dieu. C'est une disposition mentale et spirituelle, accessible et possible à tous, même aux plus indigents.

L'Eglise d'une certaine manière concrétise cela, c'est un lieu où l'on va pour se reposer du chemin que l'on parcourt ou du travail que l'on accomplit, juste pour savourer la joie et le bonheur d'être avec des frères et des sœurs. L'Eglise comme lieu de la présence de Dieu est un lieu de ressourcement, d'ouverture, d'altérité par rapport au quotidien. En présence de Dieu chacun est un convive à la noce.

Dans notre époque où le sérieux et l'efficacité prédominent, où l'économie prend le pas sur tout, le dimanche a tendance à devenir un jour comme les autres. Pourtant, la sainte Cène [que nous allons partager tout à l'heure] est une préfiguration du festin royal évoqué dans ce texte.

La fin de la parabole, se termine par ce fameux verset, bien connu de nous tous « *il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus* ».

Si Jésus a délivré cette parabole, c'est assurément parce que, dans le cadre du judaïsme de son temps, le principe de l'élection donne à penser que Dieu fait des différences, puisque Dieu s'est d'abord fait connaître à un peuple qu'il a choisi. Mais Jésus dit au peuple juif, dont il fait partie, et à nous, lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle, que Dieu ne fait pas de telles différences. C'est en cela qu'éclatent pleinement son amour et sa grâce.

Réjouissons-nous d'être appelés, car il n'y a plus de peuple élu.

Il n'y a désormais que des personnes appelées et élues.

Oui réjouissons-nous d'être appelés, répondons à l'invitation du Royaume, et sachons nous délester de nos propres affaires, car le royaume des cieux est semblable au banquet d'un roi qui fit des noces pour son fils.

*Nous sommes tous invités. Oui « Venez » - dit le Seigneur « car tout est prêt ! »*

Amen